



Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

Librairie Le Port de tête, 24 novembre 2017

Daniel Canty

Discours de reconnaissance

–1–

Cher Pierre, chers collègues et amis, chers académiciens, merci de m'accueillir ici ce soir. J'en suis très touché.

Je dois aussi avouer que je n'aurais pu songer à un endroit plus approprié pour accéder à l'assemblée de lettrés qu'est l'Académie que cette librairie qui a tant contribué à constituer la société de mes lecteurs. Je garde précieusement cette carte de vœux que vous, chers libraires, m'aviez adressée en 2007, votre année d'ouverture. Vous m'y remerciez de vous avoir fourni votre premier bestseller, *La table des matières*. Qu'un ouvrage collectif, d'une facture graphique fantaisiste, rassemblant des écritures dites « expérimentales » et ressemblant vaguement à un sandwich au jambon, puisse devenir le meilleur vendeur d'une nouvelle librairie me confirmait que Le Port de tête venait d'inventer une de ces zones d'exception, et de générosité, où on a l'impression que tout arrive à point nommé.

Je ne voudrais pas pêcher par fausse modestie (il me semble que les chiffres de vente de mes livres ne sont pas *si* probants), mais je continue de m'étonner, de me réjouir surtout, à chaque fois que je rencontre des lecteurs. Je dois avouer que j'ai été très surpris de l'invitation d'Émile Martel, qui est à l'origine de ma nomination. Je connaissais son intérêt pour mon œuvre (il réclame l'exemplaire numéroté « 2 » de tous mes tirages d'artiste), mais je continue, malgré ma prolixité, d'avoir l'impression d'être à mes débuts. À vrai dire, c'est un sentiment que je cultive.

Certains d'entre vous n'ignorent pas qu'on m'a fait, au fil des ans, une réputation « d'inclassable » ou « d'électron libre », qu'on m'a parfois affublé du libellé vieillot de « formaliste » ou dit que je pratiquais un art « underground ». Je ne suis pas certain de la signification de toutes ces formules, dont la vertu cardinale est de ramener ma pratique à des termes connus. Il ne s'agit après tout que d'étiquettes, qui peuvent autant cacher un

compliment qu'un manque d'intérêt ou, pis encore, un trouble d'apprentissage qui se traduit par une incapacité à imaginer la littérature en dehors des idées reçues, des arguments d'autorité, du déjà-vu. Je dois avouer que ma position, qui peut sembler enviable, n'est pas des plus confortables. Je ne me suis jamais senti trop à l'aise avec de telles catégorisations : c'est un peu comme si on essayait de me prendre pour un autre. Je suis le fils d'un machiniste et d'une professeure pour enfants en difficulté, et je ne souhaite que pouvoir faire mon travail.

Une interlocutrice professorale avec qui je discutais à la faveur d'une réception littéraire, et qui s'amusait de ma réputation rebelle, a subtilement suggéré que mon entrée à l'Académie prouvait « que les institutions québécoises finissent par tout ravalier ». Un tel jugement m'a semblé un peu âpre. Je suis un garçon sensible : *Tout m'avale*, Bérénice. L'Académie, on l'admettra, porte un drôle de nom, un brin suranné, un tantinet colonial, avec ses échos de l'Empire lettré de France (sans compter ce bistro de la rue Saint-Denis où je n'ai jamais mis les pieds). Les problèmes d'images sont aussi des problèmes d'imagination. On se retrouve, en esprit, sur un escalier monumental, portant la redingote et l'ascot, prêt à passer le fronton corinthien, à prendre sa place attitrée au pupitre – notre nom y est inscrit en cursives sur une petite plaque de cuivre –, sur ces fauteuils de velours rouge, trop confortables, où l'on se mettra à somnoler discrètement dans la lumière qui filtre par les fenêtres à vitraux, et que tempère d'ombres accueillantes les boiseries d'acajou, alors qu'un semi-jeune homme trop intense livre ses réflexions déraisonnables sur l'état de la littérature actuelle... Trêve de : il faut se rappeler que nous sommes ailleurs, maintenant, au Québec libre, et que c'est tant mieux. D'ailleurs, en termes d'architecture, il faudrait commencer par innover.

J'ai parfois l'impression qu'on se satisfait, dans les cercles *véritablement académiques*, de ses lettres de noblesse institutionnelles, comme s'ils garantissaient la vérité éventuelle de tout énoncé. Les instances critiques excitées par l'essentialisme littéraire sont enclines à ressasser nos défaites, à cultiver le dépit critique, à accuser nos « amours de pauvre », au nom d'une lucidité tragique, d'un monde meilleur, inaccessible, dont ils nous apprendront à faire le deuil. Je ne peux m'empêcher de reconnaître dans cette attitude un désir malsain de propriété. Nous sommes des êtres émotifs, quoi qu'on en dise, et j'ai l'impression que ceux qui se complaisent, une fois engagés à franchir les étapes d'un plan de carrière paralittéraire standard, dans les arrêts d'un jugement critique *méritoire*, sont en fait les victimes d'une forme de violence intériorisée, qui est peut-être le symptôme d'une promesse trompée, l'accès aux carrières universitaires étant aujourd'hui condamné pour la plupart des protoacadémiciens appliqués. J'ai rencontré à l'université des professeurs, et des collègues, d'une extrême générosité. J'y ai énormément appris, je ne le nierai pas. Surtout, j'ai appris à m'en sortir. L'expérience m'a fragilisé.

Elle m'a aussi convaincu de la nécessité de confronter les conditions de production de la culture sur le terrain, pour mieux cultiver celles de son invention.

L'enjeu est pour moi celui d'un *temps donné*. La perspective du « dépit critique » me semble entièrement tournée vers un passé écrit d'avance. Un horizon inamovible, aussi statique qu'un décor, vers lequel on se tourne comme l'évidence d'une perfection perdue, en niant, par exemple, la masse de touristes japonais et allemands à son dos, le fait qu'on trouve au visage énigmatique de la Joconde – regardez-y bien – un petit air de Robert Lepage, ou qu'on a cru déceler, dans le marbre endommagé au dos de la Victoire de Samothrace, les séquelles d'un eczéma actif. Les œuvres ne voyagent pas seules dans le temps. Tout passé, comme le suggérait l'écrivain américain John Crowley dans un essai récent, intitulé « The Next Future » tant que s'y posera un regard humain, contient de nouveaux avènements, un fourmillement de possibilités invécues, d'efflorescences inouïes, qui n'attendent que *notre temps* pour s'exprimer.

Vous me trouvez peut-être difficile avec l'Université. Je tiens donc à vous assurer que, les mauvais jours, je ressens un malaise semblable avec l'espace médiatique, qui cultive la vénération panique des premières œuvres, encense les romans-scénarios, mitraille d'étoiles les dernières parutions, et travaille, de coups de cœur en coups de cœur, à meurtrir le myocarde littéraire. Le Québec souffre d'un déficit d'attention critique. Les compagnies d'édition se laissent, pour une large part, prendre au jeu. Bienvenue aux centres d'artiste, pour les propositions dites « inclassables ». Pendant ce temps, les organismes subventionnaires, inspirés par les théories de l'entreprenariat culturel, absorbent peu à peu, comme tout un chacun, le vocabulaire du marketing-communication, et encensent naïvement la promesse numérique, niant son histoire, qu'on peut faire remonter aux fantasmes d'universalisme logico-mathématique du début du 20^e siècle, son enchevêtrement américano-corporatif, et ses motivations profondes, comme s'il s'agissait *l'avenir même*, alors que ce n'est là que d'une forme panique et efficiente du présent, qu'une possibilité de ces temps multiples qui nous traversent. La démocratie n'est pas le numérique. La culture *n'est pas* le numérique. Et, à une ère où l'on aime parler de « contenu », une expression qui m'évoque inévitablement une pelle et un trou, on laisse ce qui est, hélas, primordialement devenu un moyen de diffusion prendre la place d'une révélation universelle. Il faut arrêter de donner au numérique le crédit pour tout ce qui est à venir. Il n'est ni l'antonyme, ni le synonyme de quoi que ce soit. Ce n'est qu'un qualificatif. D'autres révolutions viendront, viennent, qui ne seront, ne sont plus numériques.

Je suis à cet âge médian où l'on s'égaré pour arriver à ce qui commence, sur des chemins obscurs. J'ai souvent l'impression de me rendre trop tôt ou trop tard là où je me retrouve... Cette situation me semble redevable, en partie, à un certain contexte politique.

Un contexte aussi privilégié que le nôtre devrait être capable d'accueillir le travail qui se fait et d'adapter ses critères, et ses moyens, à ce qui émerge en elle. Nos subventionnaires appliquent les politiques d'âgisme bilatéral qui semblent inscrites dans la constitution culturelle de notre province. Un « jeune créateur » est ici âgé de moins de trente-cinq ans, après quoi, une certaine politesse succédant à la logique, on ne s'adressera pas à lui comme à un « vieux créateur », peut-être plutôt – s'il n'a pas abandonné les concours – à un « artiste à micarrière ». À cela suivront, si tout va bien, les subventions en « développement » – étrange retour de la nomenclature vers le lexique de la gestation – et, si tout va très bien, la bourse de « carrière », pour ne pas dire « fin de carrière ». Certains, par la vivacité de leurs succès internationaux, échappent à cette logique, et deviennent des instruments nécessaires à la diplomatie transculturelle. Je comprends que des balises soient indiquées, et je ne bouderais jamais le privilège (c'en est bien un) que représente l'accès à de tels fonds, mais ce cheminement me fait l'effet d'une peinture à numéros. Le présent est un écheveau mêlé qui se construit depuis toutes les extrémités. Ses faisceaux se nouent à des vitesses, selon des patrons différents. Je sais que la question est complexe, que les fonds manquent, que les fantômes culturels ne s'accordent pas. Mais la sagesse publique me fait parfois l'effet d'être à la remorque d'une certaine idée du temps, qui ne s'adapte guère aux gestes et aux situations des créateurs. Aussi, elle fait fi de l'indexation du coût de la vie et de la réciprocité réelle des investissements, dont les artistes font couramment les frais. On apprend à travailler en travaillant, et je me demande quand les actuaires s'appliqueront à décoder, avec les mêmes ruses qu'ils déploient au service des compagnies d'assurance, les modalités réelles de notre existence économique pour créer des modèles plus respectueux de la réalité de nos travaux et de nos jours.

Il est grand temps, pour le Québec libre, de revenir au présent. À ce qu'il paraît, nous en sommes à la dernière éventualité. Fin de ci, de ça, posthumain où vas-tu... la petite chanson qui nous obsède l'oreille est une turlute qu'on ne parvient plus à faire oublier. Nos téléphones de poche, malgré leurs grâces multifonctionnelles de canif suisse, ont éliminé l'ancienne nécessité de se disputer la télécommande sur le divan du salon et ont la capacité de nous plonger, en moins de temps qu'il ne faut pour dire *shazam*, en pleine télé-réalité. Le Canada a un premier ministre Facebook, qu'on s'imagine facilement mesurer le courage des réfugiés en combat singulier, torse nu à la frontière du 49^e parallèle, histoire de dynamiser l'arène politique. Les États-Unis ont élu un président Twitter, dont on s'apeure qu'il ne soit aussi rapide sur le bouton nucléaire que sur le clavier à cuicui. Nul besoin de regarder bien loin pour constater que la narration publique souffre d'un certain appauvrissement. Héroïsme et fins du monde : belles matières pour des scénarios hollywoodiens... La réflexion de Marilynne Robinson sur l'électorat américain, dans un entretien que réalisait avec elle Barack Obama à la fin de son dernier mandat, comme une forme d'expiation pour les promesses trompées, s'applique très bien à la

situation actuelle : « *they think that the worst thing they can say is the truest thing.* » (« Ils croient que la pire chose qu'ils peuvent dire est la plus vraie. ») Du calme, Daniel.

Le passé n'est pas entièrement aboli. L'avenir n'est pas écrit d'avance. Nous avons d'autres histoires à raconter, d'autres présents à vivre. Je crois, plus que jamais, à la nécessité du renouvellement d'un espace public pour la littérature et au maintien de zones de liberté – le mot est de Jean Cocteau – qui ne sont ni directement dépendantes de l'Université, qui souffre d'une attaque d'administrativite aiguë, ni du privilège populiste, de tiers espaces, fourmillant de possibilités architectoniques, où apprendre à réécrire les scénarios de la réussite et du dépit, et à utiliser avec précision les qualificatifs qui contribuent à constituer notre réalité. J'ai espoir que l'Académie puisse en être.

Sur ma carte d'affaires (j'en ai une !), on peut lire *Daniel Canty, Esq., Écrivain, etc.* J'ai toujours été, autant qu'un écrivain, un réalisateur. J'entretiens ma propre théorie de l'auteur et, pour moi, ces deux réalités se conjuguent dans le point de vue de l'écriture. Au fil des ans, j'ai fabriqué, souvent en complicité avec d'autres artistes, des livres, des films, du théâtre, des interfaces de papier et de pixels, des expositions, des installations, des performances... Je n'aime pas beaucoup l'expression « artiste multidisciplinaire » parce qu'il me semble qu'il n'est rien que l'écriture ne permette d'aborder. J'ai rencontré à divers carrefours des artistes, issus d'autres arts, animés par de semblables vocations et capables de façonner, depuis le point de vue propre à leur pratique, des œuvres qui ont le courage de ne ressembler qu'à elles-mêmes, d'inventer leur propre forme. Ce sont *ces formes de vie* que j'aime par-dessus tout. Et si le métier d'écrivain est pour moi le plus beau métier du monde, c'est parce qu'il permet de faire semblant de tout faire à la fois, parfois aussi de le faire vraiment. J'ai voulu apprendre à croire (sous toutes réserves) à mon époque et à interpréter, depuis la perspective métamorphique qui est celle de l'écriture, les possibilités qui s'y présentent, chercher le courage d'y inventer d'autres temps et d'autres lieux pour la littérature que ceux qui s'offraient à l'évidence. Je semble peut-être me plaindre, c'est, avouons-le, dans le caractère national, mais j'admets, par mes gestes, que la lucidité est plus joyeuse, plus lumineuse que la Grande Noirceur critique. *La vie est ailleurs, n'est-ce pas ?*

L'allégresse d'un des anciens participants de l'*Inclasse* (l'atelier de lecture et d'écriture indisciplinaires que je partage depuis quelques années avec les dramaturges en devenir de l'École nationale de théâtre) au moment où je lui annonçais la nouvelle de mon admission à l'Académie me semble plus à propos que la réaction mitigée de l'interlocutrice professorale citée plus haut. L'ayant croisé par hasard sous la canopée de la rue de Brébeuf, dont le lustre automnal enveloppait nos propos, il s'est tourné vers moi pour me demander si je porterai la cape et l'hermine, et si on m'adouberait à l'épée. Il ne riait pas dans sa barbe, d'ailleurs fort fournie. Il entrevoyait plutôt une belle scène dont il

s'enthousiasmait de bon cœur. J'ai salué bien bas la force salutaire de son imagination – c'est notre métier – et j'ai dû lui répondre que je demeurerais, tout au moins, humble chevalier de la métaphore.

J'ai mieux compris le mandat du collègue que je rejoins ce soir en assistant à ma première assemblée, dans un local sans fenêtres, nappé d'une cruelle lumière électrofluorescente, à l'Université du Québec à Montréal. Cette réunion extraordinaire visait à aborder les troubles argentiers et l'avenir immédiat de notre table ronde, dont le bien-fondé a été remis en cause par certains gestionnaires culturels qui y voient la rémanence d'un rêve national aboli. Il a d'abord, tout de même un peu, avouons-le, été question de *privilège*. Je m'apeurais de cette position. Une poète, qu'on connaît pour son extrême miséricorde et la précision douloureuse de ses vers, a rétabli la donne en suggérant que l'Académie constituait en fait une *société de reconnaissance*. Formule qui me semble juste et, surtout, généreuse. *Reconnaître*, c'est, certes, avouer un respect, une connivence. Mais pour moi, la formule évoque aussi l'éclaireur, le scout, le Robinson... *De notitia turma*, me disais-je, cela ferait un beau blason, un excellent t-shirt...

Ne croyez pas que je me livre ici à une fanfaronnade. Je prends très au sérieux le mot de Raymond Queneau, selon lequel « On ne rigole pas assez en littérature ». Je suis conscient que *reconnaître* signifie aussi « remercier ». L'admission à l'Académie peut sembler une consécration, un arrêt. Je ferai bien attention, pour mon bien, peut-être pour le vôtre aussi, de ne pas faire trop de cas de cette idée, de voir, surtout, dans votre accueil, un gage de solidarité pour une littérature qui continue de chercher, et d'affirmer, les moyens et les lieux de son aventure.

Être Académicien : revêtir, métaphoriquement, la cape et l'hermine, porter l'épée, défendre une sagesse questionneuse. C'est classe. C'est plus classe encore de réfléchir un privilège et de dire merci. Je prononce mes vœux et vous loue de m'accueillir dans votre *société de reconnaissance*. Je ne pourrais pas m'empêcher d'y défendre une certaine idée de la liberté, d'y chercher les amitiés qui m'en semblent les premières garantes.

Nous voilà donc ici, ensemble. Je voudrais me pencher plus avant, dans la suite de cette adresse, sur l'œuvre et le sentiment du temps. Sur ses lumières et ses histoires. Où que je me tourne, ce sont elles que je reconnais. Je voudrais, oui, continuer de vous parler comme à des amis. C'est pourquoi je me permettrai, en bon chevalier de la métaphore, de vous raconter mon plus récent périple.

Les voyages, bien que je les aie beaucoup pratiqués, continuent de me rendre terriblement anxieux, un sentiment qui n'est d'ailleurs pas étranger à celui qui me visite avant de me lancer dans des présentations publiques comme celles-ci. *Mes inquiétudes*, comme disait ce cher Charlie Brown, *ont des inquiétudes*. J'ai toujours peur, avant de partir, de m'oublier à la maison.

Mes angoisses ordinaires ont été décuplées alors que je me pliais aux procédures d'obtention d'un visa pour la Chine. Les employées du bureau consulaire, où j'ai présenté la lettre d'invitation de ce centre d'exposition au nom du temps, Chronus, insistaient : *You need the stamp, where is the stamp ? — What stamp, mame ?* De quelle estampille parlez-vous, madame ? J'apprendrai plus tard que toutes les raisons d'affaires chinoises se doivent d'homologuer d'un sceau personnalisé – une belle étoile rouge, cerclée d'un matricule – l'ensemble des documents qu'ils émettent. Je partais dans quelques jours pour Shanghai, où je devais rejoindre l'artiste berlinoise Kerstin Ergenzinger. Elle m'avait commandé un nouveau libretto pour un essaim d'automates scripturaires, les Wanderer. Ces mécaniques funambules sont des micro-imprimantes libérées de leur servitude à nos machines bancaires. Elles impriment lentement un sillage de lignes et de signes sur de longs rubans de papier suspendus dans l'espace. Je composerai, pour ces arpenteurs aveugles, mi-araignées, mi-escargots, une rêverie chronique. Un couple engagé dans une battue en montagne, à la recherche de quelque figure innommée, échange sur le sentiment du temps. Les spectres des *Aveux* de Saint-Augustin et de *The Texture of Time*, le traité sur le sens du temps que Nabokov attribue à Van Veen, l'insupportable narrateur d'*Ada*, traversent leur pensée comme l'ombre des nuages sur un pré. Leurs paroles perdues sont livrées à l'arbitraire d'un algorithme : 370 énoncés seront intégrés au hasard, sur une période de 52 jours, à une matrice de lignes par laquelle s'exprime la conscience suspendue de l'ensemble.

J'ai vite renoncé, vu le caractère, disons « particulier » de l'entreprise, à obtenir un visa d'affaires. J'ai découvert, à peine une heure après ma visite au bureau des visas, à la faveur d'une séance de photo protocolaire au sous-sol de la Place Dupuis, un mode d'accès alternatif aux services consulaires, MIKE CONSULAR EXPRESS. Deux préposées agréables et informées, installées derrière un hygiaphone, assurent le relais avec les instances gouvernementales sous la vigie tranquille de Mike – ce doit être lui –, un Chinois d'âge moyen en coton ouaté et kakis froissés, qui tourne le dos à la clientèle, s'affairant à son écran d'ordinateur ou ses livres comptables pour prodiguer, de-ci de-là, quelques paroles bien venues à ses égéries. La demoiselle de gauche a pris en main mon cas. Niki était une jeune femme asiatique dans la trentaine, arborant un t-shirt métal à manches trois quarts – on pouvait deviner sous son avant-bras les volutes d'un tatouage. Elle m'a conseillé

d'oublier les estampillettes et de jouer au touriste. L'art, est-ce vraiment du travail ? La question reste ouverte. À la lecture sur le formulaire de ma principale occupation en lettres moulées, ECRIVAIN, elle m'a demandé : *Can't you write something else ?* J'ai eu la réponse de Bartleby : *I would prefer not to.* Elle s'est tournée vers Mike, toujours de bon conseil, puis m'a demandé d'écrire une lettre succincte où je promettais de ne réaliser « aucun contenu ou commentaire journalistique ou politique » lors de mon séjour. J'espérais ne pas mentir. Je me sentais comme mon propre délateur. *Mes angoisses avaient des angoisses.* J'ai réussi à faire une faute de frappe à *travail* que j'ai épelé *travai* :t-r-a-v-a-i. Au moins, me disais-je, je n'ai pas renié ma vocation. J'ai reçu mon visa, un fort joli formulaire, bien cadré à la page 12 de mon passeport, à moins de vingt-quatre heures de mon départ. J'ai inspiré profondément. Dix fois. Je suis parti.

*

Je reviens tout juste de Chine, ou plutôt de Shanghai qui, les Chinois vous le répéteront, n'est pas la *vraie* Chine, mais une de ses images les plus proches.

Je ne pouvais m'empêcher, en me rendant à cette extrémité du monde, de retourner en pensée aux samedis matins de mon enfance, à l'heure des *Looney Tunes*, pour revoir le Coyote tomber par le trou portatif (une marque déposée d'ACME) qu'il avait malicieusement disposé sur le chemin de Road Runner, *beep beep*, toujours plus rusé que lui, pour s'enfoncer à toute vitesse par un conduit noir, traverser les couches de l'épiderme terrestre, se faire roussir le poil par le noyau incandescent de la Terre, puis entraîner l'image dans une rotation vertigineuse de 360 degrés, à l'issue de laquelle sa tête, comme un improbable plant de bok choy, surgissait aux pieds d'un paysan Chinois dans sa tunique bleue, qui, clignant calmement ses yeux bridés son sous chapeau *sampan*, la déracinait comme une mauvaise herbe. J'appréciais le gag sans tout à fait porter foi en la démonstration. Je raisonnais que, sauf aux échelles cosmiques ou quantiques, les trous portatifs n'existent pas. Aussi, que le passage, si je l'avais entrepris à la pelle et à la pioche depuis, disons, l'arrière-cour de ma maison de banlieue, aurait été plus tortueux, qu'il aurait à tout prix fallu éviter le feu central de notre planète, et qu'on risquait donc fort de s'égarer dans le noir, et de ne plus jamais revenir à la maison. À l'adolescence, j'apprendrais, en affinant les ressources de ma science naïve au contact d'une œuvre d'art, *L'inversion du monde* de Richard Purdy, un natif d'Ottawa installé à Trois-Rivières, que ce passage intraterrestre (et ce, malgré les monumentales prouesses d'ingénierie de la Chine nouvelle) était bel et bien une vue de l'esprit, puisque ce sont en fait les gens de Perth en Australie-Occidentale, nos cousins basanés du Commonwealth, qui marchent les pieds à l'envers de nous, au milieu d'autochtones dont c'est depuis belle lurette l'ordinaire.

Il ne faut pas davantage se surprendre de l'inexactitude de nos métaphores que de celles de nos blagues. Avant mon départ, j'ai lu dans un ouvrage que l'historien des sciences Philip Ball consacrait récemment au contrôle et à la symbolique de l'eau en Chine, que ce sont les flots longitudinaux des trois grands fleuves Chinois qui définissent depuis toujours le principal axe d'orientation du pays : le Huang He, qui charrie son limon des hauts plateaux du Tibet pour colorer la mer Jaune, le Yangzi Jiang, Long Fleuve, baptisé Bleu par les coloniaux Français, qui s'écoule des mêmes hauteurs jusqu'à Shanghai, où il se jette dans la mer de Chine et la rivière des Perles, dont le delta brillant s'étale de Macau à Hong Kong. Le Nord et le Sud sont ici des notions secondaires. Ce sont les cours sinueux et les crues, souvent catastrophiques, de ces trois dragons colorés qui ont de toute éternité défini les fortunes de la Chine. Ces faits fournissent d'ailleurs un addenda apaisant à la fable de Borges, qui s'inquiète, dans « La muraille et les livres », des ambitions de l'empereur Chi Hoang-Ti. Ce dernier voulut (si on peut en croire Borges) que l'histoire recommence avec lui, et décréta l'autodafé de tous les livres ayant précédé son règne et l'érection de la Grande Muraille. Il en oubliait la démesure des trois fleuves, ainsi que les débordements inévitables du Temps qui, étranger à tout ce qui prétend le contenir, nous ramène à la source mortelle de toute humilité.

Il faut, pour se rendre à Shanghai depuis Montréal, reprendre conscience de l'entière porosité du galbe terrestre. Enfin, presque entière : 11 351 km nous séparent, ce qui représente un reste de 1 391 km par rapport aux 12 742 km du diamètre terrestre, l'hypothétique longueur du tunnel du Coyote. (À noter que la terre, avec ses 40 075 km de circonférence, est quatre fois plus vaste). Les nouveaux vols directs, motivés par les mouvements du capital immobilier transnational, qui relie en quatorze heures nos deux villes empruntent plutôt un raccourci nordique, proche de celui des missiles balistiques en cas d'Armageddon nucléaire, survolant l'Alaska, les mers de Bering et d'Okhotsk, entre le Kamtchatka et l'île d'Hokkaïdo au Japon, avant de glisser au ras des eaux brunâtres de la baie de Shanghai et d'atteindre l'aéroport de Pudong. Le nouveau terminal, inauguré à l'occasion des jeux d'été de 2008, épouse la silhouette d'une vague, et les piliers de béton qui le soutiennent sont plongés dans de grands bassins d'une eau squameuse, ridée par le passage des avions supersoniques. Au fil des dernières décennies, le littoral chargé d'alluvions de la ville s'est avancé d'une trentaine de kilomètres. En chinois simplifié, *shang* (上) signifie « sur » ou « aller sur », et *hai* (海), « mer ». *Surmer*, mégapole *ensmoguée* de vingt-trois millions d'habitants, était un ancien village de pêcheurs, dilaté en grande ville coloniale par le rêve d'opium de l'Empire Britannique, pour devenir le Paris de l'Orient au début du vingtième siècle, souffrir toutes les affres de la Révolution rouge, et se réincarner en Perle du nouveau capitalisme chinois dans les années quatre-vingt-dix.

Surmer, Merville, monde en soi. Les dessins animés des samedis matins de mon enfance m'avaient induit en erreur. Shanghai se trouve plutôt à l'extrémité de la grille temporelle terrestre, à douze heures de décalage horaire – onze, au moment où je m'y suis rendu, puisque les Chinois font fi du recul hivernal de l'heure, la façon que nous avons choisi d'endiguer l'énormité du temps – et s'ils marchent à l'envers de nous, c'est dans un temps inversé, entre notre midi de demain et leur minuit d'hier. Dans une certaine perspective, à laquelle je choisis de souscrire, Shanghai existe dans notre futur immédiat.

Pour ceux qui ne le savaient pas déjà, je ne vous le cacherai pas plus longtemps : je suis né Lachinois, à Lachine, dans la banlieue occidentale de Montréal, ville qui tient son nom d'une erreur de navigation, d'une bonne blague formulée aux dépens du Sieur Cavalier de La Salle, seigneur en ces terres, découvreur du delta du Mississippi égaré du nord au sud par les sinuosités d'un grand fleuve alors qu'il cherchait un passage vers l'orient. Je loue mon métier aventureux de m'avoir enfin permis de vérifier à quoi tenaient les fondements de ma citoyenneté.

Mes premières images mémorables de Shanghai remontent à une lecture d'adolescence tardive, *Empire of the Sun*, le mémoire de James Graham Ballard, et au film qu'y a consacré Steven Spielberg en 1987, où un jeune Christian Bale, encore inconscient de sa destinée de Batman, le *dark knight*, se retrouve séparé de ses parents au moment de l'occupation nipponne de Shanghai. Ce petit garçon ignorait tout, également, des anticipations ataviques que son alter ego, J. G. Ballard, concocterait dans son avenir d'adulte. J'ai dû lire *Empire of the Sun* entre le sous-sol aux murs calfeutrés d'ouvrages de science-fiction et de fantasy de ma maison familiale et la baignoire du premier étage, où la chaleur roucouillante des eaux du robinet m'enveloppait et me portait loin des bruits de la maison. Je retrouvais, dans ce mémoire, une des images les plus prégnantes de la fiction de Ballard, scène d'origine qui y est constamment rejouée et que Spielberg a choisi de ne pas reconduire : l'inquiétude d'une piscine vidée, dans une cour abandonnée de la concession française, énigmatique enclos de béton qui laisse entrevoir à Jamie un temps vidé de sa durée.

Shanghai ne ressemble qu'à demi à ce souvenir de lecture. J'y résidais à l'Hôtel Astor, vieille reine du Bund, la rive boueuse en Urdu, que les Chinois appellent *waitan* (外灘), la « berge des étrangers ». C'est le plus vieil hôtel européen de la ville, dont la construction remonte à 1846. Le site Web de la maison nous rappelle que c'est là qu'a été allumée la première lampe électrique de Shanghai, qu'a résonné le premier coup de téléphone, que s'est fait entendre le premier film parlant, et qu'ont été esquissés les premiers pas de danse à l'occidentale. Des spectres célèbres de l'ouest – Charlie Chaplin, Albert Einstein, Bertrand Russell – et certains revenants d'orient – notamment, le dernier premier ministre de Chine, Zhou Enlai, mis à mort par Mao – y sont passés. Et on y a tourné des dizaines

de films à remonter dans le temps. Je me dis qu'en Chine, un symbole n'est jamais trop lointain d'une réalité.

Cet hôtel, où occident et orient ont commencé à converger, et où l'histoire et ses fictions font bon ménage, s'élève au confluent de la rivière Suzhou et du fleuve Huangpu. Je franchissais, plusieurs fois par jour, le dromadaire métallique (il a deux bosses) du pont Waibaidu, zigzaguant entre les touristes et les nouveaux mariés en *photo op*, robes de dentelle rouge et lunettes solaires à la Steve McQueen, qui se projetaient, selon qu'ils posaient sur le ponton occidental ou oriental, dans le décor art déco du Bund ou devant l'horizon futuriste de Pudong.

Le Bund aligne de somptueuses façades de pierre, rescapées des années fastes de la Shanghai internationale. Banques, hôtels, sièges sociaux de luxe, réclamées par les marques les plus prestigieuses du capitalisme transnational – Tissot, Givenchy, Waldorf, j'oublie. Une Europe *logogriffée* y affirme la survivance de son pouvoir. Le Parti communiste, soucieux de l'image générale de la nation, y a fait construire une longue promenade surélevée qu'affectionnent les multitudes. Des marchands de pacotille auront tôt fait de vous y offrir des merveilles d'horlogerie à rabais et des jeunes femmes à l'anglais pratiqué, de formuler une invitation à partager un gobelet de thé ou un verre de bière.

On se tient là-haut au bord du temps. En face, les tours clignotantes du district financier de Lùjiāzuǐ projettent l'image d'une ville futuriste. Le gouvernement a légiféré, dans les années quatre-vingt, pour transformer cette zone en premier foyer financier de la nouvelle Chine. Sa silhouette, livrée à la fantaisie des starchitectes et des mégaconstructeurs, s'est progressivement hérissée d'hypertours – le centre commercial Super-Brand, les valences atomiques de cette antenne gigantesque qu'est la Perle Orientale, la pagode feuilletée de la Tour de la Prospérité Dorée, ou la râpe à fromage stylisée du Shanghai World Financial Center – s'enguirlandent, la nuit venue, de diodes clignotantes, d'images vidéo monumentales et de typographie mobile. On dirait Dubaï ou Las Vegas. On dirait de l'argent. On dirait un avenir. Cette célébration lumineuse des futurités financières s'anime, ironiquement, quand les transactions du jour ont pris fin, comme pour nous rappeler que le capital, comme le soleil, ne se couche jamais vraiment. On n'y va guère. Il faut une auto, un rendez-vous d'affaires. Pourtant, c'est la vue la plus connue de la ville. Dans la grisaille du smog matinal, on peut monter sur la promenade, qui s'est dégagée de ses foules, pour suivre des yeux la lente navigation des barges négociant le flot vaseux du Huangpu, entre les algues flottantes. La moitié futuriste de la ville semble alors un mirage estompé. Une parenthèse, ouverte durant la nuit, et refermée le matin, pour nous ramener au présent de la ville véritable qui se cache derrière ce double décor, entre un passé récupéré et un avenir *corporéifié*.

Les amis à qui je faisais parvenir l'image de Lùjiāzuǐ avaient tous les mêmes mots : *Blade Runner*. L'univers de ce film, ou plutôt de ces films, puisque Ridley Scott, grandi dans le nord pluvieux de l'Angleterre, qui a rêvé sa Los Angeles future en dévorant les pages de *Métal Hurlant*, a passé le relais à un garçon québécois, élevé à vue de la centrale nucléaire de Gentilly, où il a subi, comme toute ma génération, l'irradiation des fictions planétaires. Aujourd'hui, dans le Los Angeles de 2049, il se met parfois à neiger. Les souhaits de science-fiction de Denis Villeneuve, largement irréalisables au Québec, où les producteurs découragent ce genre d'entreprises, même à des échelles plus humbles, se sont concrétisés à l'étranger. L'univers du film nous plonge dans une futurité glauque, un monde à l'écologie ravagée, un amalgame de plastique, de béton, d'acier, de verre et d'images de synthèse, où les *réplicants*, des Pinocchios génétiques, hantés par des mémoires de pacotille, remettent en cause leur esclavage à une certaine notion de la réalité et partent à la redécouverte des sentiments négligés par l'humanité. *Blade Runner*, vous le saviez peut-être, emprunte son titre à un scénario spéculatif de William Burroughs, héritier déchu d'une entreprise de machines à calculer qui a longtemps été la plus grande rivale d'IBM. Les chasseurs de prime qui se méritent ce sobriquet *cut-up* sont mus par des spectres littéraires. Dans des séances de « déprogrammation », Joe le réplicant, qui porte le nom du personnage par défaut de nos jeux d'enfance, doit se livrer à des exercices d'association libre devant un étrange appareil de vision. À un moment, il cite à répétition un extrait du *Pale Fire* de Nabokov : *Cells interlinked within cells / Within one stem*. J'ai fait escale à Vancouver, au flanc Pacifique du Canada, avant de revenir à Montréal, et j'ai voulu y revoir le film. J'ai été frappé par la réalité d'un objet littéraire – vanité de scénariste ou salut au « grand art » – au milieu de cet univers déshumanisé. Joe le Réplicant conserve, dans son studio du futur, où le bois est censé être devenu d'une rareté extrême, une copie de pulpe et de papier de *Pale Fire*. J'ai fait quelques recherches : il s'agit de la réédition de 1980, prédatant de deux ans la sortie du premier *Blade Runner*. Je me réjouis de cette dislocation transtemporelle. Surtout du fait que la littérature, dans cet univers d'espoir sombre, joue discrètement son rôle de fantôme dans la machine.

Pale Fire est un des deux ouvrages que je transportais dans mes bagages. J'ai commencé à le relire dans le voyage de retour vers le Canada. La poésie et la prose, la fiction et la réalité, le comique et le tragique s'y entremêlent comme les affluents d'une même source. Au moment de quitter Shanghai, nos automates, combien plus paisibles que les réplicants, allaient bien : ils continuaient à tranquillement tramer leur partition temporelle. J'avais enfin traversé de Lachine à Shanghai. J'avais dormi à l'Hôtel du Temps. Je m'étais tenu en plein présent, entre les façades archaïques du Bund et le rivage futuriste des starchitectes. Je suis arrivé à Shanghai mu par la force d'une erreur de frappe. J'y ai fait mon *travail*. Mon angoisse s'est lentement dissipée. C'est une chance que la plupart des Chinois ne comprennent pas bien l'anglais, et se préoccupent encore moins du

français. J'étais, là-bas, comme ici, en pleine mission littéraire. L'écriture donne accès à une sorte de société secrète, en tout cas discrète. Quelque chose comme une image habitable, qu'on pourrait partout porter avec soi. Ce qui est bien mieux qu'un trou portatif.

Merci.

Daniel Canty